

Préface à la nouvelle édition

« J'aime le microscope, et je m'en sers. Nous lui devons une grande partie des progrès récents des sciences naturelles. En histoire, il a ses dangers. C'est de faire croire que des mousses ou des moisissures sont de hautes forêts, de voir le moindre insecte [...] à la grosseur des Alpes. Tous les personnages de ce pauvre temps-là se sont amplifiés dans nos micrographes historiques¹. »

Il ne faut pas prendre à la légère cette mise en garde de Jules Michelet. En effet, tout historien, comme tout chercheur en sciences humaines, est guetté par un piège grossier, celui de surestimer l'importance de sa spécialité et, par là même, de ne rien considérer qu'au travers de ce prisme déformant. Je reste pour ma part bien conscient que l'histoire des gauchers s'inscrit dans la *petite histoire*, et il n'est pas dans mon intention de lui prêter « la grosseur des Alpes ». Cela dit, j'entends qu'on lui reconnaisse tout de même quelque hauteur et, puisque l'occasion se présente, je veux ici m'en expliquer.

Si minoritaires soient-ils, si atypiques d'aucuns les jugeront encore, les gauchers ne forment pas pour cela une espèce à part ; non plus qu'une ethnie, une communauté, une caste ou tout autre groupe sociologiquement distinct. Ce sont des spécimens humains très ordinaires, que rien, ni origine, ni train de vie, ni mœurs, ni rang social, ni croyance religieuse, ni pouvoir, ni savoir, ni éducation, ni appartenance quelconque, ni vice et ni vertu particulière n'a jamais distingué du commun... si ce n'est leur tendance à utiliser la « mauvaise main ». Pour l'historien, se pencher sur le cas des gauchers consiste donc moins à se focaliser sur leur sin-

gularité qu'à tâcher de mettre au jour la façon dont ils ont été perçus et traités par la collectivité. Je serais en cela tenté de dire que l'histoire des gauchers est aussi, sinon d'abord, celle des droitiers. Car ce dont il est surtout question ce sont des arguments allégués et des moyens mis jadis en œuvre par la majorité droite pour porter tort à cette minorité qui dérangeait tant l'ordre établi. Dis-moi qui tu persécutes, je te dirai qui tu es...

On voit par là que l'histoire des gauchers déborde le cadre dans lequel on pourrait la croire cantonnée et qu'elle touche très directement à l'histoire des mentalités en général. J'ai d'ailleurs la vanité de croire que l'unanimité critique que mon livre a suscitée tient précisément de ce qu'il répond à des interrogations qui n'ont rien, si je puis dire, de communautariste.

Il est vrai que notre champ de vision s'est beaucoup élargi ces dernières décennies. De même que les taxinomistes considèrent désormais les variations de l'espèce non plus comme des écarts à la norme, mais comme des réalités naturelles à part entière², de même les historiens tendent de plus en plus, en y braquant leurs « micrographes » (pour reprendre le terme de Michelet), à rendre leur dignité à ces *gens de peu* qui n'ont, certes, jamais fait l'Histoire (et son fameux grand H), mais qui l'ont pourtant habitée, parfois bousculée, souvent soufferte. Eux aussi nous apprennent beaucoup sur leur époque, et leur témoignage, pour humble qu'il soit, ne s'en avère pas moins passionnant. Les gauchers sont de ceux-là. Autrefois mal aimés, opprimés, déclassés, ils n'ont eu de cesse, à leur corps défendant, de nous tendre ce miroir où nous refusions de nous reconnaître. S'intéresser aujourd'hui à leur sort est peut-être leur rendre justice ; mais c'est surtout s'interroger sur un aspect méconnu de notre patrimoine mental. C'est tâcher de savoir qui nous fûmes pour mieux comprendre qui nous sommes devenus. Voilà, d'ailleurs, me semble-t-il, la seule légitimité de l'histoire... la *grande* comme la *petite*.

NOTES

1. Jules Michelet, *Histoire de France*, t. V, Paris, J. Rouff, s.d., p. 338.

2. Voir Stephan Jay Gould, *Le Sourire du flamant rose. Réflexions sur l'histoire naturelle*, Paris, Seuil, 1985, p. 152 sq.

Introduction

Pour moi, la droiterie est héréditaire, innée, instinctive et... fatale. Il est probable qu'elle ira prédominant de plus en plus sur la gaucherie.

Fortuné Mazel, 1892.

Chacun en aura sans doute fait le constat : d'année en année, les gauchers sont toujours plus nombreux. Il n'est aujourd'hui pas une classe d'école qui n'en compte au moins deux ou trois, pas une salle de bibliothèque ou de restaurant, pas un atelier, pas un bureau, pas un comptoir de café où il ne soit possible d'en remarquer (les remarque-t-on encore, d'ailleurs ?), pas une famille qui n'en soit « préservée ». Près de deux personnes sur dix sont gauchères, ce qui équivaut pour la seule Communauté européenne à quelque quatre-vingt-dix millions de sujets... Une minorité décidément bien considérable.

La cause de cette expansion de la gent gauchère réside bien sûr dans la permissivité croissante dont notre société fait preuve à son égard depuis l'après-guerre. Ce qui était encore considéré comme un stigmate pathologique il y a quelques décennies se révèle en définitive n'être rien d'autre qu'une variété anodine de la complexion humaine. Il n'y a pas plus d'anomalie à être gaucher qu'à être blanc, jaune ou noir, grand ou petit, gros ou maigre, blond, brun ou roux, chauve, imberbe, homosexuel ou hétérosexuel. La nature, dit-on, a horreur du vide ; il semble bien qu'elle ne goûte guère l'uniformité non plus. On ne saurait que s'en réjouir.

Mais qu'en pensait-on autrefois ? Comment, en des époques que l'on tient volontiers pour plus ostracistes et coercitives que la nôtre, considérait-on la gaucherie ? Nul, semble-t-il, n'est en mesure de le dire¹.

En règle générale, tout le monde en convient, les gauchers ont par tradition fait l'objet d'une grande hostilité². En effet, comme

on le verra dans la première partie de notre ouvrage, il fut toujours et partout admis que les mains répercutaient symboliquement les dualités du monde moral. La droite, c'étaient le bien, le pur, le vrai ; la gauche, c'étaient le mal, l'impur, l'erreur. En conséquence, est-on tenté d'en conclure, se montrer gaucher ce ne devait pas être seulement se démarquer de la norme physiologique, ce devait être aussi manifester par le corps — révélateur de l'âme dans la tradition judéo-chrétienne — son manque de *droiture*. Un gaucher ne pouvait qu'avoir *sinistre* réputation (du latin *sinister*, *gauche*).

L'hypothèse n'est pas fausse, bien sûr, mais elle est loin de rendre compte de tous les aspects du problème. Au vrai, les choses semblent avoir été plus nuancées qu'on se plaît à le dire. Bien que très généralisée, la défiance n'a pas été la seule réaction provoquée par la minorité des *esclanchiers* parmi la classe dominante des *destriers* (termes d'ancien français pour désigner *gauchers* et *droitiers*). À l'examen, on s'aperçoit que ces derniers ont presque sans cesse été partagés entre trois sortes de sentiments : l'hostilité, la tolérance (ou l'indifférence) et l'estime. Ces sentiments ne s'inscrivent pas, comme on pourrait s'y attendre, dans une évolution linéaire. Le processus de libéralisation de la gaucherie, achevé depuis peu sous nos latitudes, a en effet connu de constantes fluctuations, enregistrant tantôt des avancées, tantôt des régressions, tantôt encore des périodes de transition ou de lente diffusion des idées (conformément au schéma classique de l'évolution des mœurs). Ainsi l'élan de permissivité qui s'est rapidement imposé en Europe, à la fin des années 1950, succédait-il à une phase particulièrement intolérante, dont l'apogée paraît se situer dans le dernier tiers du XIX^e siècle. Cette période faisait elle-même suite à l'époque des Lumières où une critique en règle de l'hégémonie droitrière s'était pourtant fait jour. Pour des raisons précises qu'on tentera d'explicitier, le passage du Moyen Âge à la Renaissance constitue également une charnière importante en cela qu'il marque l'affirmation d'interdits et d'obligations qui n'avaient sans doute pas cours par le passé.

Encore le phénomène du flux et du reflux sociologique ne suffirait-il pas à expliquer le paradoxe du statut des gauchers au cours des âges. La mise en regard des textes montre en effet que défiance et admiration pouvaient souvent aller de paire. À une même époque et dans une même sphère culturelle, tel auteur aura pu s'étouffer d'indignation de ce qu'on osât utiliser sa main

gauche lors du repas, quand tel autre aura été jusqu'à prétendre que le gaucher est bien plus doué que le commun des hommes. En outre, on le constatera, le discours laudatif n'est pas toujours exempt d'*a priori* discriminatoires et diffère parfois assez peu du discours de mépris. Enfin, il s'avère que les mœurs pouvaient, en la matière, beaucoup varier d'un point de l'Occident à l'autre. Chaque pays a en effet ses propres traditions, mais surtout sa propre histoire politique et culturelle et l'on sait combien le sort des minorités est tributaire de ces facteurs externes qui font les particularismes nationaux³.

Pour résumer, l'histoire des gauchers ne suit pas une orientation précise dont leur récente émancipation constituerait le terme, mais offre plusieurs phases hétérogènes, sinon contradictoires, elles-mêmes marquées de multiples à-coups, ralentissements et accélérations. Afin de mieux sérier les questions, nous avons donc choisi de réaliser une étude typologique, non pas chronologique. Après un long préambule où nous tâcherons de reconstituer l'arrière-plan culturel sur lequel l'histoire des gauchers s'inscrit, nous articulerons nos recherches en trois parties : 1. Les gauchers méprisés, 2. Les gauchers tolérés, 3. Les gauchers admirés. Ces trois parties feront elles-mêmes l'objet de subdivisions destinées à développer indépendamment un point précis de la question. Chacun de ces chapitres se devra d'être lu dans la perspective que lui apportent tous les autres, pour la raison qu'il n'éclaire qu'une seule facette d'une réalité aux multiples intrications.

Il eût certes été plus simple, et dans une certaine mesure plus confortable pour l'esprit, que les choses se fussent inscrites de façon progressive dans le temps et homogène dans l'espace — chaque chapitre se contentant d'enregistrer chaque étape successive tendue vers une même finalité. Mais l'histoire, notamment l'histoire des mentalités, est souvent ainsi faite de ces miroitements kaléidoscopiques. C'est ce qui fait sa difficulté, comme son intérêt.

NOTES

1. À notre connaissance, en effet, il n'existe sur le sujet des gauchers aucune étude d'ensemble respectant les méthodes de la recherche historique. Dans tous les ouvrages (quelque huit cents titres répertoriés par H. Hécaen, *Les Gauchers*, Paris,

PUF, 1984), la question est en général vite survolée, dans le cadre de petits chapitres bien pauvrement documentés. L'essai de M. Barsley (*The Left-handed book. An investigation into the sinister history of left-handedness*, Londres, Souvenir Press, 1966), malgré son titre prometteur, n'échappe pas à la règle. Mentionnons toutefois l'étude de L. J. Harris (« Left-handedness : early theories, facts, and fancies », in J. Herron, éd., *Neuropsychology of left-handedness*, New York, Academic Press, 1980, pp. 3-78), qui nous fut très précieuse bien qu'elle ne couvre pour l'essentiel que le XIX^e siècle. Mentionnons aussi l'article de M. Gendreau-Massaloux (« Le gaucher selon Quevedo : un homme à l'envers », in J. Lafond & A. Redondo, dir., *L'Image du monde renversé et ses représentations littéraires et paralittéraires du XVI^e siècle au milieu du XVII^e*, Colloque internat., Tours, 1977, Paris, Vrin, 1979, pp. 73-81) qui offre des pistes originales, notamment dans le domaine espagnol, et sans lequel notre ouvrage aurait présenté d'importantes lacunes. J'ai enfin récemment acquis un gros ouvrage de J. B. Sattler, spécialiste allemande des gauchers : *Links und Rechts in der Wahrnehmung des Menschen. Zur Geschichte der Linkshändigkeit* (2000). Pour ce que j'ai pu en juger, la question historique n'y est traitée que de façon marginale, l'auteur s'attachant surtout aux aspects psychophysiologiques et symboliques (de nombreuses pages sur la valeur esthétique et la signification des côtés droit et gauche dans l'art). Pour être honnête, il me faut cependant avouer que certains éléments auront pu m'échapper, n'ayant eu ni le temps ni les moyens d'en entreprendre la traduction.

2. « Les gauchers ont été longtemps considérés comme des êtres à part : selon les époques et les lieux, ils furent envisagés comme des trublions, des tarés, des malfauteurs, des sorciers, des hérétiques, des impies... ; plus tard, ils devinrent des cas sociaux, des malades » (H. de Montrond, *Être gaucher*, Paris, Richaudeau, Albin Michel, 1993, p. 152).

3. Ce sont d'ailleurs ces disparités, jointes au problème de l'accessibilité des sources, qui nous amèneront à porter l'essentiel de nos investigations vers la France, tout d'abord, puis vers les nations voisines — principalement anglo-saxonnes, allemande, italienne, belge et espagnole.